

**LA RECHERCHE**

**Yves-Noël Genod**



**DANS LE CADRE DU FESTIVAL ANTIGEL**

**14 - 16.02.2019**

**THEATRE ST GERVAIS GENEVE**

# La Recherche

## Yves-Noël Genod



© César Vayssié

D'après  
*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust

Conception et jeu  
Yves-Noël Genod

Création lumières  
Philippe Gladieux

Régie lumières  
Iannis Japiot

Création son  
Benôit Pelé

Régie son  
François Gueurce

Il y aurait mille spectacles à faire sur Proust et son œuvre, mille et une nuits passées à le lire. De Proust, on ne peut rien dire ou beaucoup – et, beaucoup, c'est à l'infini. Yves-Noël Genod tente une troisième voie: la sienne. Elle est faite de fluidité, de mouvance, d'inachevé – rien de fixe.

Un théâtre de l'impression et de l'instinct pour se plonger dans l'exploration de ce qu'il considère comme des «ruines sacrées».

Dernier dandy de son genre, Yves-Noël Genod est une créature étrange. Long visage de Madone, talons perchés, voix hypnotique, il est tout un poème. Ce qu'il ramène à la surface est surprenant d'éclat, d'humour et d'émotions. Au plus proche du texte et pourtant naviguant dans des sphères inexplorées, son Proust est une allégorie de la création du monde, un continent magnétique qui

émerge subrepticement de la mer pour y sombrer aussitôt, comme un sommeil sans rêve. Il y aurait mille spectacles à faire sur l'œuvre de Proust, et Yves-Noël Genod, avec *La Recherche*, offre un solo manifeste inoubliable.

Production  
C.I.C.T. - Théâtre des Bouffes du Nord, Le Dispariteur

Soutiens  
DRAC Île-de-France, Marseille objectif dansE, Nanterre-Amandiers - CDN, Le Vivat - Scène conventionnée d'Armentières

**ANTIGEL** 1-23  
FEV  
19

# Inspirations

« Vers 7 heures et demie arrivait chez Weber un jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois. Il demandait une grappe de raisin, un verre d'eau et déclarait qu'il venait de se lever, qu'il avait la grippe, qu'il s'allait recoucher, que le bruit lui faisait mal, jetait autour de lui des regards inquiets, puis moqueurs, en fin de compte éclatait d'un rire enchanté et restait. Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. Ses images imprévues voletaient à la cime des choses et des gens, ainsi qu'une musique supérieure, comme on raconte qu'il arrivait à la taverne du Globe, entre les compagnons du divin Shakespeare. Il tenait de Mercutio et de Puck, suivant plusieurs pensées à la fois, agile à s'excuser d'être aimable, rongé de scrupules ironiques, naturellement complexe, frémissant et soyeux. C'était l'auteur de ce livre original, souvent ahurissant, plein de promesses: *Du côté de chez Swann*, c'était Marcel Proust. »

Léon Daudet, *Souvenirs littéraires*

« Ici le jour dissout ce que la nuit a produit. »

Walter Benjamin, *Pour l'image de Proust*

# Note d'intention



© César Vayssié

De Proust, on ne peut rien dire ou beaucoup — et, beaucoup, c'est à l'infini. Comme nous manquerons de courage et comme nous ne voulons pas mentir, nous tenterons une troisième voie : la fluidité, la mouvance, rien de fixe, l'inachevé...

C'est ainsi qu'écrivait Proust. Il ne s'arrêtait pas. La parution des premiers volumes et la mort pour les derniers, seules, ont suspendu l'écriture. Il avait voulu appeler son œuvre *La Vie rêvée*. À un jeune homme à qui il lit ses textes, qui l'écoute et lui répond que c'est extraordinaire, mais qu'il faut aérer, mettre des points, aller à la ligne, Proust promet. Le lendemain, il relit le même passage et le jeune homme (qui a témoigné) constate que c'est pire. Encore plus touffu. Encore plus épais, encore plus démultiplié, encore plus mouvant. C'est bien sûr cela qui nous éblouit. Rien d'autre.

« Nos sensations sont une jungle », dit Proust et il invente un style pour ne pas les affadir, un style presque d'imitation de cette jungle des sensations, peut-être comme l'Art Nouveau 1900 est une imitation de la nature. Feuilles, tiges, phrases arborescentes où le sujet se

perd. Ça tombe bien, le Théâtre des Bouffes du Nord qui m'accueille n'est pas le temple de l'Intelligence cartésienne (qui n'est rien, selon Proust : « le savoir [...] est nul en art »), mais, tout en courbes, celui de l'Impression et de l'Instinct. Théâtre de l'Être beaucoup plus que du Sujet (cartésien ou freudien). Proust dit, dans une lettre fameuse<sup>1</sup> qu'il ne se met à écrire que quand il est redevenu chien et d'ailleurs qu'il n'aime lire que les livres écrits ainsi. Puissent les dieux du théâtre m'aider à *redevenir chien* !

Yves-Noël Genod

<sup>1</sup> Lettre de Marcel Proust à Zadig, le chien de son ami Reynaldo Hahn, in *Lettres à Reynaldo Hahn*, éditions Gallimard, collection Blanche, 1956

# Une chambre sans couleurs

J'ai connu un écrivain de génie, quand j'étais adolescent, c'est Marguerite Duras que j'ai fréquentée et dont je garde les souvenirs les plus vifs, certainement parce qu'elle est à la mode, encore à la mode, Duras — c'est Proust qui fait remarquer que les souvenirs aussi suivent des modes. Marguerite Duras, elle disait: «Le mot que je déteste le plus dans la langue française, c'est le mot "rêve"». Et elle ajoutait: «Moi, je ne rêve pas, j'écris». Marguerite Duras et Marcel Proust ont habité le même immeuble, à Trouville, l'hôtel des Roches Noires transformé en appartement dans les années cinquante. Un établissement que j'ai fréquenté, moi aussi, et encore tout récemment, j'ai occupé l'appartement d'une amie au-dessus de la mer tant aimée, tant décrite par Proust et Duras. Marguerite Duras disait qu'elle préférait le côté cour, que l'avoir toujours sous les yeux, c'était trop. Mais Proust préférait le côté mer. Hors Proust — c'est là que je voulais en venir —, c'est exactement la même chose: il ne rêve pas, il ne dort même pas sans doute — pendant les dernières années de sa vie il ne mange pas, il ne dort pas —, il écrit et il écrit la nuit à la place du sommeil et à la place du rêve.

C'est la même matière, voyez-vous, soit rêvée, soit totalement inconnue (dans le sommeil sans rêve), soit écrite. À la recherche du temps perdu est une allégorie de la création du monde, et de la création littéraire: le récit baigne dans la nuit et le sommeil, et en sort comme un continent de la mer, comme l'île mystérieuse de Jules Verne, comme une «Délôs fleurie», c'est-à-dire cette île des Cyclades aujourd'hui désertique, mais dont la mythologie dit qu'elle vagabondait sur la mer avant que Zeus ne la fixe. «Parfois ce morceau de paysage amené ainsi jusqu'à aujourd'hui se détache si isolé de tout, qu'il flotte incertain dans ma pensée comme une Délôs fleurie, sans que je puisse dire de quel pays, de quel temps — peut-être tout simplement de quel rêve — il vient», écrit Proust. Aucun roman ne réserve

une telle place au héros endormi, aucun n'a su décrire les degrés indéfinis qui descendent dans le sommeil: «Avant de m'endormir je pensais si longtemps que je ne le pourrais, que, même endormi, il me restait un peu de pensée. Ce n'était qu'une lueur dans la presque obscurité, mais elle suffisait pour faire se refléter dans mon sommeil, d'abord l'idée que je ne pourrais dormir, puis, reflet de ce reflet, l'idée que c'était en dormant que j'avais eu l'idée que je ne dormais pas, puis, par une réfraction nouvelle, mon éveil... à un nouveau somme où je voulais raconter à des amis qui étaient entrés dans ma chambre que, tout à l'heure en dormant, j'avais cru que je ne dormais pas. Ces ombres étaient à peine distinctes; il eût fallu une grande et bien vaine délicatesse de perception pour les saisir.» Que le sommeil soit une allégorie de la création littéraire, la résolution que le narrateur prend, dans *Le Temps retrouvé*, de ne travailler que la nuit le confirme: les créatures du roman prennent la place de celles des rêves, comme *Les Mille et Une Nuits* et les *Mémoires de Saint-Simon*, «écrits eux-aussi la nuit». Marguerite Duras appelait sa chambre de Trouville, «la chambre noire de l'écriture» et, de la chambre de Proust, un témoin a dit: «une chambre sans couleur». Baudelaire écrit qu'il est comme un peintre qu'un Dieu moqueur condamne à peindre sur les ténèbres...

# Les soirées de Marcel

Il y a deux projets que je place en diptyque, *La Recherche* et *La Beauté contemporaine* (que je regroupe sous ce titre : *Les Soirées de Marcel*). Ces deux projets sont sur le thème de la beauté, à partir de l'œuvre de Marcel Proust. Proust dit, par exemple, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Car la beauté est une suite d'hypothèses que rétrécit la laideur en barrant la route que nous voyions déjà s'ouvrir sur l'inconnu. » Voilà. L'inconnu. Ces deux énormes projets, j'aurais préféré qu'ils soient plus séparés dans le temps, mais c'est ainsi, ils forment un ensemble, une procédure, ils ont une cohérence, ils baignent dans l'œuvre de Proust, comme Baudelaire m'a accompagné pendant plusieurs années, mais, il n'y a pas de surprise : Proust est fan de Baudelaire. Baudelaire écrit, fragment éminemment proustien : « l'art est une mnémotechnie de la beauté ».

*La Recherche*, c'est un solo. *La Beauté contemporaine*, c'est trente à soixante jeunes gens de vingt ans ! L'ensemble forme un manifeste. Proust n'imaginait au départ que deux volumes à son grand œuvre : *Le Temps perdu* et *Le Temps retrouvé*. Un diptyque aussi. Chez moi, ce sera *La Recherche*, au théâtre des Bouffes du Nord, et *La Beauté contemporaine*, à la Ménagerie de Verre. J'aurais aimé que le génie de Proust me contamine assez pour grossir à l'infini de ma vie ces deux opus. Je n'ai pas ce génie. Je suis comme une taupe dans le travail. J'aurais voulu — ç'aurait été possible avec plus d'avant-premières, mais je n'en aurai eues que quatre, à Marseille (Marseille Objectif Danse), Nanterre (Amandiers), Lyon (appartement privé) et Armentières (Vivat La Danse) —, j'aurais voulu arriver en pleine lumière au théâtre des Bouffes du Nord, un triomphe, mais je crains que je n'y déboule que dans une grotte épuisée, archaïque, épaissie sans doute d'une fumée de fumigation, une chambre sans couleurs, la chambre des ténèbres et de l'imagination, la « chambre noire » de Trouville. Et la mer derrière les murs. Venise aussi bien...

J'ai demandé à Benoît Pelé (au son) et à Philippe Gladieux (à la lumière), les magiciens de *1<sup>er</sup> Avril*, d'embellir, d'effacer et repeindre à ma place sur ces ténèbres, cette grotte des premiers âges, d'avant les mots, du commencement des mots, des mains négatives. Je crains que grâce à la présence de ces immenses plasticiens — dont je ne me lasse pas —, ce triomphe comique que je vous promettais un jour ne soit pas encore au rendez-vous. Mais nous pourrions sourire ensemble de notre incapacité. « Il ne faut pas se croire », disait souvent Marguerite Duras, il ne faut pas se croire des héros, on est rien, presque zéro, on ne sait rien, on cherche à savoir, c'est tout, c'est drôle et pas si drôle, tragi-comique.

Il y aurait mille spectacles à faire de Proust. Il est possible que, dans ma modestie, j'en fasse au moins cinq différents (plus la générale : six). En effet, que choisir ? Ce passage, et puis cet autre, et cet autre aussi... et comment passer sous silence... Bref, il faudrait y passer la nuit, il faudrait y passer *mille et une nuits*, je n'en aurai pas le courage, et vous non plus, il faudrait y donner sa vie, nous ne voulons pas, nous voulons être distraits, mais, en fait, réfléchissez, n'est-ce pas cela ? N'allons-nous pas donner notre vie, ne serait-ce que pour deux heures de temps ? Le temps, c'est notre seule richesse, disait Chantal Akerman (une autre pessimiste). C'est beaucoup, deux heures de temps. C'est beaucoup, donner sa vie. J'essayerai de ne pas vous voler le temps... que vous le sentiez passer.

Yves-Noël Genod  
22 décembre 2016

# Yves-Noël Genod

Yves-Noël Genod, né en 1972, a toujours joué, mis en scène, même petit, avec ses cousins et cousines. Professionnellement, il a d'abord travaillé avec Claude Régy et François Tanguy (Théâtre du Radeau). A partir de la pratique du contact improvisation, il a dérivé vers la danse avec une collaboration principale avec Loïc Touzé. C'est Loïc Touzé qui lui propose, en 2003, à l'occasion d'une carte blanche pendant le festival Let's Dance, au Lieu Unique, à Nantes, de fabriquer son premier spectacle. Ce spectacle s'intitule En attendant Genod et s'appuie sur le modèle des stand-up comedies anglo-saxons. Les commandes s'enchaînent ensuite, spectacles — près de soixante-dix à ce jour — et performances diverses présentés le plus souvent dans des festivals ou des lieux de danse (ou de formes hybrides). Un théâtre dont on aurait enlevé le drame, l'action et dont ne resterait que la poésie, le fantôme, la trace, l'invitation. Yves-Noël Genod a collaboré avec de nombreux interprètes (dont Jonathan Capdevielle, Thomas Scimeca, Julien Gallée-Ferré, compagnons des débuts, Kate Moran, Jeanne Balibar, Marlène Saldana, Valérie Dréville, Audrey Bonnet, Nicolas Maury, Manuel Vallade...) qu'on retrouve sur les plus grandes scènes et, en ce sens, on peut dire qu'il a marqué une génération...

Yves-Noël Genod ne se présente lui-même que comme un « distributeur » de spectacle, de poésie et de lumière, il n'invente rien qui n'existe déjà, il fait passer le furet, « passé par ici, il repassera par là », il révèle.

En effet, pense-t-il, c'est ici et là qu'est la « révolution » : dans la redistribution des richesses accaparées. Son art a été qualifié de « théâtre chorégraphié » et est accueilli du côté de la danse. Ce comédien prétend s'effacer derrière son œuvre qu'il désirerait n'être que trace infime, dérisoire, inutile, mais dans l'optique pascalienne qui dit que : « Nul ne meurt si pauvre qu'il ne laisse quelque chose »...



© Dominique Issermann

